



AgEcon SEARCH

RESEARCH IN AGRICULTURAL & APPLIED ECONOMICS

The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library

This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.

Help ensure our sustainability.

Give to AgEcon Search

AgEcon Search

<http://ageconsearch.umn.edu>

aesearch@umn.edu

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

No endorsement of AgEcon Search or its fundraising activities by the author(s) of the following work or their employer(s) is intended or implied.

Le discours de la méthode

Jacques Blanchet

Citer ce document / Cite this document :

Blanchet Jacques. Le discours de la méthode. In: Économie rurale. N°225, 1995. pp. 42-43;

https://www.persee.fr/doc/ecoru_0013-0559_1995_num_225_1_4711

Fichier pdf généré le 08/05/2018

Jacques BLANCHET

LE DISCOURS DE LA MÉTHODE

Dans le n° 222, Jean-Marc Boussard donnait son point de vue sous le titre *Splendeur et misère de l'économétrie*. Thierry Pouch, in n° 224, élargissait le débat sous l'intitulé *Économétrie : retour à une controverse épistémologique*. Avec le discours de la méthode, Jacques Blanchet répond.

Quand méthodologie rime avec idéologie...

Qui pourrait nous faire croire que le choix des outils n'a pas de signification politique? Parlant des hypothèses, JM Boussard s'exprime d'ailleurs ainsi (note 3, p. 50) : « *La vraie question est de savoir si (les) hypothèses sont vérifiées en réalité. Ce n'est pas évident et c'est sur ce point que devrait porter l'effort de recherche, non sur des résultats acquis d'avance et lourdement chargés d'idéologie* ».

Donc, nous y voilà...

Pourtant, les mots idéologie et politique ne conviennent pas parfaitement à notre propos, car ils donnent une impression de militantisme un peu surannée, alors que les philosophies, servant de sous-bassement aux méthodes économiques, sont d'une bien plus grande perfidie, car elles sont inavouées. Bien plus, dans nombre de cas, il apparaît que ce n'est pas la conception du monde qui détermine la nature des méthodes, mais l'inverse. Formaliser des comportements (apparemment) irrationnels comporterait trop de difficultés; alors, on va « supposer » que les individus sont rationnels et qu'ils mettent leur rationalité au service de leur intérêt matériel : c'est l'optique utilitariste. Finalement, la philosophie s'estompe devant la méthodologie, elle devient sa servante avant de s'évanouir, impuissante, défaillante, happée par la technique dominante. On devient néo-classique non pas par conviction mais par nécessité ou par métier. Le siècle prochain ne sera pas philosophique, il sera positiviste.

La méthodologie fait rimer l'idéologie. Mais tout cela est épouvantablement réducteur et dangereux, car la société va finir par ressembler à l'image qu'on s'en fait. Et alors, elle deviendra invivable, tandis que seront justifiés ceux qui l'avaient abaissée.

Formalisme kantien

Toute science exige un effort de formalisation, lequel consiste à schématiser les phénomènes dans leur pureté en les dégageant de la gangue de circonstances et d'occurrences qui les emprisonne.

La formalisation peut être considérée comme une sorte de simplification, mais cette dernière ne doit pas être une mutilation qui ait pour effet d'évacuer le réel au profit de schèmes purement théoriques et esthétiques. L'économie, ce n'est pas de la peinture abstraite. JM Boussard insiste sur le respect que tout scientifique doit à la réalité.

La formalisation peut prendre deux « formes » abstraites : les formules mathématiques et les concepts; dans tous les cas, ces langages sont approximatifs, car si l'homme parvenait à recréer le monde dans sa vérité, il serait Dieu.

Cette approximation ne doit pas pour autant échapper à une obligation de rigueur, car c'est ce qui fait l'honneur de la science; mais là encore, la rigueur des raisonnements peut s'exprimer de différentes façons. Les mathématiques n'en sont pas le seul garant. Bien plus,

comme l'écrivait Michel Foucault en 1966 dans « Les mots et les choses », « *les sciences humaines ne sont qu'une des formes possibles du savoir que l'homme a de lui-même* ». Personne ne peut donc prétendre avoir le monopole de la « scientificité ». De même, on ne peut pas soutenir qu'est scientifique n'importe quelle sorte de formalisme.

L'épreuve de vérité

Les critiques pleuvent sur le modèle standard qui n'en peut mais. Ses hypothèses sont considérées de plus en plus comme irréalistes. Mais contrairement à Mandeville, qui estimait que l'on peut faire de la bonne économie avec de mauvais sentiments, il ne suffit pas de relever que « *la quantité de bienveillance et de morale indispensable au fonctionnement du marché est impressionnante* » (Alvert O. Hirschman) pour simplifier la tâche des économistes. Il est même certainement plus facile de modéliser l'égoïsme (dont on peut prévoir les conséquences un peu mécaniques) que les bons sentiments dont les effets restent toujours imprévisibles.

JM Boussard insiste : il faut certes une « bonne analyse » de la réalité, mais il faut aussi de bons modèles « différents, originaux et mieux fondés en théorie », modèles auxquels d'ailleurs les négociateurs internationaux n'auront jamais accès car ils sont considérés comme vieux, sans culture économique et plus ou moins néo-marxistes ! (note 7, p. 51).

Tout modèle cherche à simuler les conséquences quantitatives des comportements humains, mais que dire de ceux-ci (et de celles-là) si l'homo oeconomicus, cette abstraction, cette convention, doit pour les besoins de la vraisemblance et du moteur d'inférence, être

rechargé de toute l'épaisseur de l'humanité et de tout le poids du vécu qui forment l'irréversibilité de son histoire ?

Ainsi la technique économique se heurte-telle à la réalité et cela au double niveau de la connaissance des faits et de la simulation des comportements.

Comme l'écrit T. Pouch, se référant à la fois à JA Schumpeter et à JM Boussard dans un rapprochement flatteur, on ne peut se tirer de ce mauvais pas qu'en partageant l'économie en deux : l'économie « scientifique » et l'économie « littéraire » (la seconde étant ravalée au rang de discipline subalterne). Cette « dichotomie » n'est pas acceptable, ne serait-ce que parce qu'on ne peut pas exiger de la seconde un souci de réalisme dont la première serait exonerée, poursuivant alors sereinement une carrière aussi brillante qu'irréelle, où la beauté formelle de la technique l'emporterait sur la satisfaction que donne l'illusoire précision des chiffres.

Voilà pourquoi, il nous semble si important de participer à tous les courants actuels qui s'efforcent de forger des outils nouveaux, adaptés à une vision plus riche de la réalité sociale. Quelle que soit leur étiquette, ils participent tous de l'ambition de faire sortir les sciences humaines de leur « préhistoire » (C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale* (II), Plon, Paris, 1972). Comme le dit Shakespeare : « *il y a beaucoup plus de choses dans le ciel et la terre que dans toute votre philosophie* ». Faire entrer le monde de notre discipline n'est pas aisé. Ce n'est pas une raison pour y renoncer.

Jacques BLANCHET,
Professeur à l'IHEDREA.